

DOUGLAS, W.A.B. et Brereton GREENHOUS, Out of the Shadows: Canada in the Second World War. Toronto, Oxford University Press, 1977, illus. et cartes, 228 p. \$14.95

Jean Pariseau

Volume 31, numéro 3, décembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303638ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303638ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pariseau, J. (1977). Compte rendu de [DOUGLAS, W.A.B. et Brereton GREENHOUS, Out of the Shadows: Canada in the Second World War. Toronto, Oxford University Press, 1977, illus. et cartes, 228 p. \$14.95]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 31(3), 429–432. <https://doi.org/10.7202/303638ar>

DOUGLAS, W. A. B. et Brereton GREENHOUS, *Out of the Shadows: Canada in the Second World War*. Toronto, Oxford University Press, 1977, illus. et cartes, 228 pp. \$14.95.

On ne doit pas se surprendre si cette histoire «non-officielle» de la participation canadienne à la Deuxième Guerre mondiale, écrite par deux «historiens officiels» du ministère de la Défense nationale, renferme sa bonne part de paradoxes.

On se doit, cependant, de féliciter les auteurs d'avoir dépassé le style traditionnel d'histoire-bataille. En effet, ils y décrivent, en survol, l'enchevêtrement politique au niveau international, fédéral et même parfois provincial, ainsi que les attitudes des politiciens qui, trop souvent — Mackenzie King entre autres — se sont accrochés au pouvoir à tout prix. Il aurait été intéressant de retrouver côte à côte les agissements de Borden durant la Première Guerre, dans le seul but de dissiper la partisanerie par trop évidente. Pourtant, les auteurs justifient leur choix de titre en démontrant comment le Canada est sorti «hors de l'ombre» de la crise économique pour devenir une puissance moyenne. Les effets de la crise de la conscription, de l'industrie de guerre, de la vie militaire, et les changements au sein de la société canadienne durant les cinq années de guerre ne sont que quelques-uns des thèmes offerts aux lecteurs et qui devraient les inciter à parfaire leurs connaissances en consultant des spécialistes en science politique et en histoire sociale et économique.

L'histoire de la Marine est présentée de façon vivante. Même les historiens les plus avertis profiteront de la lecture des nombreux épisodes et de la vie à bord des vaisseaux tels que racontés pour la première fois par le Dr Douglas, un officier retraité de la marine. Il est pour le moins étonnant d'apprendre que le Canada se soit retrouvé avec la troisième plus importante marine du monde à la fin de la guerre (p. 272), malgré les demandes incessantes d'effectifs et de main-d'œuvre pour tenter de combler les rangs des armées de terre et de l'air, de l'industrie et de l'agriculture.

Les deux auteurs, Douglas et Greenhous, ont visiblement combiné leurs talents et fait appel aux connaissances des autres historiens du Ministère pour raconter la contribution des aviateurs canadiens. Il s'agit, très souvent, d'opérations air-terre ou air-mer. Cela nous donne un avant-goût de l'histoire officielle de l'Aviation royale du Canada dont le premier volume

sera publié sous peu. Mais bien qu'il soit difficile de raconter l'histoire des trois armées (de mer, terre et air) dans un seul volume de ce genre, on se serait attendu à plus de renseignements concernant la part jouée par les aviateurs canadiens dans le débarquement en Normandie et durant la tentative de retrait d'Arnhem. Et si le 83^e Groupe (majoritairement canadien) fut désigné à la dernière minute comme arme de soutien à la Deuxième Armée britannique (p. 204), les auteurs auraient pu découvrir, avec un peu plus de perspicacité, qu'il en fut ainsi parce que ce groupe avait plus d'expérience que le 84^e Groupe (largement RAF) qui fut alors relégué à soutenir la Première Armée canadienne. Les auteurs sont perplexes devant le fait que les pertes du 6^e Groupe de Bombardement « furent réduites de façon si dramatique » entre les mois de janvier et mai 1944 (p. 191). Peut-être l'auraient-ils été un peu moins s'ils n'avaient pas conclu de façon si catégorique plus tôt, au cours de leur étude, que « l'affirmation de (leur) identité nationale... s'avéra un faible suppléant à l'expertise professionnelle... » (p. 184).

Les auteurs avancent que la perte de production de guerre en Allemagne, due à l'offensive aérienne stratégique du *Bomber Command*, ne se chiffrait qu'à 1.2 p.c. (p. 193). Ce chiffre, décrit par les historiens britanniques comme étant « *very conjectural* », n'est valable que pour la période de janvier à avril 1945 et ne s'applique qu'à la seule production industrielle « *excluant* les opérations minière, sidérurgique et métallurgique ». Pendant cette même période, l'efficacité des bombardements affectant la production de guerre, dont la production sidérurgique et métallurgique, est estimée de fait, à 54.2 p.c., ce qui dresse un tout autre portrait.

La contribution de l'Armée de terre, par contre, bien qu'elle soit généralement mieux connue que celle de la Marine et de l'Aviation, fut l'apport majeur du Canada. Ici on découvre, grâce au style qui prend l'allure de razzias semblables à celles qu'il aurait pu effectuer dans les plantations de la Malaisie, que l'auteur est nul autre que Ben Greenhous. Il excelle en clairvoyance après coup, trop peut-être, surtout lorsqu'il s'affuble du rôle même du général rond-de-cuir qu'il condamne si ardemment.

On ne saurait douter de sa sincérité lorsqu'il accuse les Canadiens d'avoir manqué de « planification adéquate et de jugement » ajoutant que « ces faiblesses étaient peut-être plus en évidence chez les Canadiens (...) pendant le restant de la guerre (...) que chez les autres forces alliées » (p. 151). Cette appréciation est non seulement dure mais injuste. Après tout, l'armée canadienne n'était pas une armée professionnelle comme l'armée allemande à laquelle elle est également comparée (p. 217). Les officiers supérieurs à qui incombait la tâche ingrate de former un corps combattant composé de quelques miliciens et d'un grand nombre de civils, avaient eux-mêmes été entraînés par les Britanniques ou en conformité à leur doctrine, à leur organisation et avec leur équipement désuet. Au combat, les Canadiens n'eurent aucune part dans la stratégie, et le commandement supérieur fut toujours exercé par les Britanniques. Leurs hauts et leurs bas

furent comparables à ceux des autres alliés, y compris les Britanniques. Et pour bien saisir la portée du jugement on n'a qu'à se rappeler la chute de Hong-Kong, de Singapour et de Birmanie, pour ne pas citer celle de la Pologne, de la Belgique, des Pays-Bas, de la France, du Danemark, de la Norvège, de la Grèce, de la Crète, de l'Afrique du Nord, des Philippines et des îles du Pacifique.

Au point de vue historiographique, surtout en ce moment de crise d'identité nationale, on aurait pu s'attendre à plus qu'une simple répétition de clichés et de mythes usés. Un énoncé à l'effet que le livre récent de J. Granatstein, *Broken Promises*, est « l'étude la plus fouillée et la mieux équilibrée » sur les crises de la conscription au Canada (p. 279), aide peut-être à se donner bonne conscience mais n'est pas suffisant pour redresser les torts ou désarmer les préjugés. *Out of the Shadows* est teinté de condescendance, ce qui est pire, à mon avis, que s'il l'eût été de psychose anti-canadienne. Cette attitude ressort tant dans la compréhension de ce qu'est le « canadianisme » que dans l'histoire des combats. Henri Bourassa, pour ne citer qu'un seul exemple, décrit simplement comme un nationaliste québécois et un isolationniste (p. 16), était à la fois un internationaliste et un pan-Canadien. Et son anti-impérialisme n'était pas essentiellement anti-britannique. On en a la preuve dans ses réactions contre l'impérialisme de bien d'autres pays qu'il a également condamnés.

Ayant traité trop rapidement de la question de la conscription, au début de leur étude, — selon Granatstein « aucune question n'a divisé les Canadiens de façon si radicale » — les auteurs ont eu raison de consacrer tout un chapitre au *Home Front*. Patton y est cité en exemple parce qu'il a su régler une crise de renforts dans sa III^e Armée (p. 247). Pourtant il me semble que, tels les politiciens canadiens en temps de guerre, les auteurs n'ont pas perçu que les rangs vides de l'armée de terre auraient pu être comblés par les effectifs volontaires en surplus dans l'Aviation (p. 242-246). Cette question et d'autres (p. 196, 208) indiquent certains avantages à avoir des forces intégrées — une possibilité qui n'est pas soulevée par les auteurs.

Ceux-ci concluent que « la question de la conscription était artificielle » (p. 246) et que « la question des renforts, qui a fait aboutir celle de la conscription, fut le reflet de préjugés émotifs et culturels plutôt que de nécessité militaire » (p. 247), ajoutant que « en fin de compte, la contribution du Canada n'a pas été essentielle à la victoire » (p. 269). Ces commentaires ressemblent drôlement à ceux qu'Henri Bourassa aurait émis *avant* la Première guerre. On conçoit difficilement comment les auteurs, ayant adopté ce point de vue, reprennent l'argumentation voulant que ce soient les « deux sortes de service militaire qui [aient soulevé] la question d'égalité entre Canadiens » (p. 253).

Les auteurs parlent, évidemment, des systèmes de volontariat et de conscription qui existaient ou avaient existé dans presque tous les autres pays du monde. On ressent brièvement (p. 239-241) qu'ils ont perçu la ques-

tion d'égalité comme découlant du respect de la langue et de la culture des deux peuples fondateurs, bien qu'ils ne retiennent pas cette hypothèse comme essentielle. Et pourtant le message unilingue anglais de Crerar (p. 271) crève les yeux. Il faudra attendre encore vingt-quatre années avant qu'une loi reconnaissant l'égalité des langues française et anglaise ne soit passée au Parlement canadien. L'homme apprend difficilement, en période de paix comme en période de guerre.

Même si les auteurs tentent d'influencer le jugement du lecteur, celui-ci devra, en dernier ressort, résoudre par lui-même si la participation militaire du Canada a été nécessaire pour sortir le pays de son marasme économique, ou si sa seule production de guerre en faveur des Alliés aurait donné le même résultat.

Bien que l'éditeur se soit appliqué à vérifier le manuscrit on relève plusieurs erreurs de fait. Le Royal 22^e Régiment n'a jamais porté le suffixe « du Canada » (p. 16). Loch Eriboll est en Écosse, non en Irlande du Nord (p. 97). Puy est à l'est de Dieppe, et Dieppe à l'est de Pourville (p. 112). Un seul des soldats allemands sur la photographie à la p. 119 est dans la Luftwaffe; les autres sont dans la Wehrmacht. Le Lancaster montré à la p. 177 est un Halifax. À la p. 216, les auteurs ont sans doute voulu dire les anciens combattants de la « campagne » italienne. Trois escadres d'aviation avaient été formées par les Canadiens en Grande-Bretagne *avant* 1943 (p. 269).

Enfin, les auteurs sont beaucoup trop parcimonieux en ce qui concerne la divulgation de leurs sources. Tel quel, ce livre ne mérite pas d'être traduit en français. Mais je m'en voudrais de laisser une fausse impression au lecteur. Il est excellent à bien des points de vue, en particulier par sa qualité littéraire et par sa narration des combats. Les cartes et les nombreuses photographies sont de précieux aides à l'intelligence du texte.

*Historien en chef (Section française)
Quartier général de la Défense nationale
Ottawa*

JEAN PARISEAU